

Le grand-père micmac

Lorsque Glooscap, le grand-père des Micmacs, se sentit vieillir, il appela une baleine qui le transporta sur son dos jusqu'aux terres d'abondance où séjournèrent les trépassés.

Mais Glooscap manquait beaucoup aux villageois qui avaient appris de lui à chasser, à pêcher, à cultiver et à préparer la nourriture. Aussi, les Micmacs aimaient bien aller le visiter, mais c'était très difficile de faire le voyage et de revenir, puisqu'en route, il fallait escalader une montagne abrupte, se défendre contre des serpents venimeux, et surtout, franchir l'pais nuage qui séparait l'est de l'ouest. Une fois arrivés au wigwam de Glooscap, les Indiens devaient encore résister aux mauvais traitements de deux manitous, responsables des tremblements de terre et chargés de produire les saisons, la neige, le soleil, le vent.

On rapporte que le grand-père récompensa des Micmacs qui se rendirent un jour auprès de lui, en leur accordant de réaliser chacun un souhait. Mais celui qui demanda de demeurer auprès de Glooscap fut transformé par les manitous en un sapin et il se produisit un vent qui cassa toutes ses branches. Ce sont les bourgeons de ce sapin qui ensemencèrent tout l'Est du Canada.

Celui qui avait reçu une fiole d'un liquide capable de guérir les maladies de son peuple, malgré l'avertissement donné, l'ouvrit avant d'arriver chez lui. Le liquide qui s'en répandit forma des cours d'eau sur toute la terre. Un autre Indien qui désirait faire transformer son corps pour plaire aux femmes, voulut utiliser le charme avant d'arriver chez lui et il s'en dégacha des milliers de femmes qui l'écrasèrent sous leur poids avant de se disperser dans le monde.

Ainsi, les Micmacs ne manquaient maintenant plus de rien, puisque le grand-père Glooscap avait jadis transformé des castors en îles, pris des morceaux de leurs barrages pour en modeler des orignaux, et créé des rochers en pétrifiant des chiens. De plus, une jeune femme qu'il amena un jour dans son canot fut transformée en un gros poisson dont les nageoires dorsales sortaient de l'eau à la manière de voiles d'un navire.

Les petits sauteurs

Les petits sauteurs, qu'on appelait aussi les petits bonshommes gris, se montraient sur les battures pendant la nuit, « ils jouaient et faisaient des feux de bois de grève. Tout le monde les avait vus, parfois petits, parfois plus gros, et certains soirs plus nombreux, ces petits hommes malcommodes qui agaçaient les passants.

Ensemble, ils riaient fort, lançaient des cailloux, parfois des ossements de naufragés qu'ils déterraient près de la grève, et ils disparaissaient dans une épaisse fumée si on cherchait à les attraper. Ils apeuraient les chevaux qui se cabraient et brisaient leur attelage lorsqu'ils les voyaient gambader tout en faisant tournoyer le gland pendu à leur bonnet écossais.

On prétend que ces petits bonshommes étaient gardiens du trésor des sauteurs, des coffres de pépites d'or enterrés par le capitaine d'un bâtiment en détresse qui avait *fait côte* à travers les montagnes, entre l'anse à Jean et le cap aux Renards. Tantôt, on situait plutôt le trésor aux Quatre Collets, près de Tourelle, et on disait alors qu'il s'agissait de vieilles monnaies françaises.

Les petits bonshommes gris, dit-on, étaient les âmes en peine de matelots que le capitaine avait sacrifiées et enterrées, un par coffre, pour surveiller le trésor et empêcher les gens de le déterrer.

Le vieux François Saint-Laurent, de Tourtelle, qui avait usé bien des pioches à creuser pour découvrir des trésors, disait : « Mes petits enfants, vous savez que, le soir des Morts, on voit des lumières là où l'argent est caché. ».

L'un de ses descendants, un soir, était sur le point de découvrir un trésor, lorsque quatre étrangers arrivèrent en chaloupe, descendirent sur le rivage, y firent un petit feu et commencèrent à marcher ici et là en se servant d'une fourche de coudrier pour détecter le lieu où creuser. Le lendemain matin, les gens de Tourelle virent le trou vide conservant encore les empreintes fraîches du coffre disparu.

La Gougou

Empruntées aux Amérindiens et aux Européens, certaines légendes concernant Percé font partie de l'histoire humaine de ce lieu entouré de mystère. Depuis le Régime français, une sombre légende Micmaque est associée à la région de Percé et de l'île Bonaventure, repère d'une ogresse connue comme la Gougou. Champlain lui-même fut mis en garde par les Micmacs contre cette créature et ce dès son premier voyage dans la région. La voici relatée ici par Claude Mélançon :

Pierre-Marie, natif de Bretagne, s'est fait embaucher à douze ans par le patron Cardurec, propriétaire de la *Reyne Anne*, une solide petite goélette qui faisait la pêche dans les eaux gaspésiennes. À son premier voyage il entendit parler de la Gougou dont les Micmacs faisaient une description épouvantable et le désir de voir cet être monstrueux le tourmenta. Un jour que son patron était retenu à terre, il emprunta une pirogue indienne, et traversa à l'île.

Son escapade découverte, le propriétaire de la pirogue se mit en quête de son embarcation avec d'autres Indiens. À deux milles au large de l'île, ils trouvèrent Pierre-Marie évanoui au fond de l'embarcation à la dérive. Ramené au camp des morutiers le petit mousse raconta son aventure. Ayant atterri à la baie des marigots, sur le côté sud-ouest de l'île, il avait tiré sa pirogue sur la grève puis s'était enfoncé dans la forêt de sapins. Il marchait depuis quelque temps prenant confiance à chaque pas, quand tout à coup, il entendit un bruit comme en ferait un soufflet de forge. En même temps une odeur de charnier se répandait dans l'air. Pierre-Marie se retourna. Sainte Vierge! À moins de dix toises se tenait un monstre effrayant. Il ressemblait de corps à un lion marin, mais beaucoup plus gros. De sa face, ridée comme celle d'une vieille sorcière, débordaient de longues dents pointues. Deux yeux méchants brillaient derrière des poils jaunes qui pendaient jusqu'au menton. Pierre-Marie ne perdit plus de temps à examiner la Gougou. Il poussa un cri d'effroi et prit sa course à travers bois, poursuivi par le monstre, dont il sentait l'haleine puante. Il courait droit devant lui le petit mousse, sans se garer des branches qui lui fouettaient le visage, trop effrayé pour se rendre compte qu'il se dirigeait au hasard. Il comprit son erreur en débouchant du bois. À deux pas était la falaise abrupte et, deux cents pieds plus bas, la mer. Derrière venait la Gougou. Mourir pour mourir, pensa Pierre-Marie, autant se noyer que d'être dévoré par cette affreuse bête. La Gougou arrivait sur lui.

Après s'être signé, il fit les deux pas qui le séparaient de l'abîme, ferma les yeux et sauta... Miracles! À peine eut-il quitté le bord de la falaise qu'il sentit deux grandes ailes le supporter et le déposer tout doucement dans une embarcation. Là il perdit connaissance. C'était tout ce qu'il savait, et le patron Cardurec, même en le menaçant du chat à neuf queues s'il ne disait pas la vérité, n'en pu tirer davantage. Quelques pêcheurs attribuèrent aux margaux ce sauvetage miraculeux, mais on blâma ces esprits forts. Seuls les anges pouvaient être responsables. Pierre-Marie reçut le surnom « d'enfant de la vierge » et, par la suite, à chaque retour de voyage, il ne manquait pas d'offrir un cierge à sa sainte protectrice. Quant à la Gougou, on ne la revit plus. Des Indiens ont prétendu avoir vu sa carcasse au pied de la falaise, à l'endroit même où le petit mousse opéra sa descente miraculeuse.

Le cormoran enchanté

Comme ça lui arrivait souvent depuis le printemps, ce soir-là, le père Bourget revenait encore marabout du pic de l'Aurore où il était allé lever ses filets de pêche à la morue : « Ce cormoran-là, je vais m'en débarrasser ; il mange toute ma bouette. ».

Et ce qui choquait davantage le père, c'était de voir cet oiseau voltiger autour de son flat avec ses harengs dans le bec : « Qu'il s'en pêche du poisson au lieu de voler dans les filets du pauvre monde! » marmottait le pêcheur.

Le lendemain, il arriva sur les lieux en se disant que ce soir-là, il allait régler ses comptes avec le cormoran ; il s'était amené avec un fusil chargé à la gueule de plombs à canard. Comme de fait, voilà le cormoran qui lui lâche un *wack* au-dessus de la tête et se lance vers le filet pour en ressortir aussitôt avec un hareng dans le bec. Le vieux s'aploombe, puis *bang!* Surprise! Quand la fumée qui enveloppait le cormoran se dissipa, l'oiseau sembla se moquer du bonhomme en finissant d'avaler son poisson. Vivement, notre homme vise le cormoran de nouveau, puis il lâcha un second coup. Après le troisième essai infructueux, le père Bourget, reconnu à Percé comme le meilleur chasseur d'oiseaux de mer, prit peur. « Et si c'était un cormoran enchanté? » pensa-t-il.

Mais l'histoire n'en resta pas là, puisqu'une bonne douzaine de pêcheurs qui voulaient tenter leur chance l'accompagnèrent le soir suivant. *Bang! Bang! Bang!* Mais, après chaque volée de coups de fusil, le cormoran, comme pour se moquer, plongeait de nouveau et ressortait avec un hareng dans le bec.

L'histoire raconte que le père Bourget allait être sauvé par la statue de la bonne Sainte-Anne qui surplombait le village et protégeait les pêcheurs. Il prit son couteau de poche et découpa une éclisse de cette statue en plomb installée sur la Table à Rolland, et il s'en coula des plombs à fusil. Puis, le soir même, il s'en alla à la rencontre de l'oiseau de malheur. Du premier coup, un paquet de plumes vola de tous côtés, et l'oiseau, à moitié plumé, s'élança en zigzaguant vers les nuages.

Tout le reste de sa vie, le père Bourget parla du cormoran enchanté, mimant de sa voix forte l'éclat de rire que l'oiseau avait alors fait entendre en recevant les plombs bénits : « L'écho a répété par trois fois : ha! ha! ha! » se plaisait-il à rappeler.